

GOGOL ET DOSTOÏEVSKI

LA LITTÉRATURE RUSSE

SOMMAIRE

ÉDITORIAL

Horizons 2018
Présentation du dossier **3**

GOGOL

Dossier critique
Le rire gogolien
Essai de Mathilde Loranger **4**

Dossier création
Le dernier repas
Fiction de Mathilde Loranger **10**

DOSTOÏEVSKI

Dossier critique
**La résurrection
de Raskolnikov**
Essai de Lyna Basta **16**

Dossier création
**La confession
d'Arkady Ilyukhin**
Fiction de Lyna Basta **22**



COMPÉTENCES CROISÉES

Études littéraires

Graphisme

Techniques
de l'impression



Horizons

Saluons la collaboration
fertile de nos trois départements
dans la réalisation de cette revue littéraire.
Longue vie à *Horizons*!

HORIZONS 2018

Voici l'édition 2018 de la revue littéraire du Collège Ahuntsic, *Horizons*. Réalisée par les finissants du profil Études littéraires, dans le cadre de l'épreuve synthèse de programme, la revue bénéficie de la fidèle collaboration des finissants du programme de Graphisme qui assurent aux textes un environnement visuel d'une qualité incontestable. Aussi importe-t-il de mentionner que *Horizons* leur appartient autant qu'à nos étudiants.

Chaque année, nos finissants doivent d'abord déterminer le sujet littéraire qui sera commun aux différents cahiers qui composeront la revue, puis chacun est invité à choisir une œuvre dont il proposera une analyse rigoureuse. La réalisation de cet essai, non seulement convoque-t-elle les compétences et les connaissances que les étudiants ont acquises pendant leurs études, mais exige de leur part un effort important de recherche documentaire et de réflexion. De plus, ils doivent produire un texte de création lié peu ou prou à l'écrivain, à l'œuvre ou au thème étudiés.

Il a été décidé cette année que la revue tournera autour de la littérature russe. Deux numéros ont été établis. Un premier dossier est consacré à deux romans du XIX^e siècle, *Les Âmes mortes* de Gogol et *Crime et châtiment* de Dostoïevski, deux piliers de l'édifice romanesque russe; un second dossier se penche sur deux auteurs qui n'ont, du moins en apparence, rien en commun: le dramaturge Tchekhov dont le théâtre se situe au confluent des deux siècles; et Boulgakov, écrivain sous Staline, dont le chef-d'œuvre est le roman *Le Maître et Marguerite*.

Il faut souligner la précieuse collaboration de Manon Bédard et de Nicole Lizotte, sans qui ce projet ne serait pas ce qu'il est. Elles ont encadré les étudiants de Graphisme chargés de la mise en page et des illustrations des numéros de la revue. Je remercie également mes collègues qui m'ont généreusement aidé à réviser les textes avant publication: Louis Bilodeau et Marc-Olivier Laflamme.

Remercions enfin pour leur soutien à ce projet Brigitte Gauthier-Perron, directrice adjointe des études aux programmes et à l'enseignement, et Nathalie Vallée, directrice générale du Collège Ahuntsic.

Fabien Ménard

Enseignant et responsable du projet

PRÉSENTATION DU DOSSIER

La littérature russe connaît au XIX^e siècle une période florissante qui s'imposera, dans l'histoire du pays, comme l'âge d'or du roman. Les écrivains de cette époque se dotent d'une identité littéraire proprement russe, s'affranchissant ainsi de l'influence écrasante de l'Europe. Ce numéro est consacré à deux monuments de cette littérature en pleine ébullition: Gogol et Dostoïevski. Le premier, dont *Les Âmes mortes* contribuent à l'épanouissement identitaire du roman russe, sera une source d'inspiration indéniable pour le second qui figure parmi les plus grands romanciers de la littérature mondiale. Par leur prose innovatrice, ils ont su synthétiser l'esprit et le caractère de l'«âme russe» dans toute sa complexité.

Lyna Basta Mathilde Loranger

Finissantes en Études littéraires



LE RIRE GOGOLIEN

ESSAI DE MATHILDE LORANGER

*Avec **Les Âmes mortes**,*
Gogol livre une contribution
remarquable au roman
russe : sa prose teintée
d'humour permet de mettre
à jour avec finesse les tares
dont il accuse sa société.

Si le 1^{er} avril se célèbre chez nous par une journée de plaisanteries et d'humour, la Russie y célèbre sa « fête des fous ». Il est donc ironique que naisse Nicolas Vassilievitch Gogol, un auteur dont l'univers est placé sous le signe du grotesque, précisément un 1^{er} avril. Au collège comme plus tard dans les cercles aristocratiques qu'il fréquente, l'écrivain amuse son entourage par des imitations et autres mises en scènes comiques. Cependant, il est plus complexe qu'un simple bouffon. Malgré son goût pour la vie mondaine, il passe beaucoup de temps isolé, souffrant de crises hypocondriaques, rongé par la peur du Jugement dernier. C'est sans surprise que l'on décèle dans l'œuvre de ce personnage contradictoire un humour bien unique, dont la portée est plus grande que celle de la simple comédie. À travers ses nouvelles, ses romans et son théâtre, c'est la lourdeur du réel, l'hypocrisie du monde ainsi que le vide ambiant qui sont révélés par un humour dont nous examinerons ici le mécanisme. Dans son roman majeur, *Les Âmes mortes*, Gogol explore les tares du corps social russe à travers une véritable galerie de personnages tous aussi variés que comiques. « Je le jure, j'accomplirai ce qui n'est pas donné d'accomplir à l'homme ordinaire¹ », tels sont ses mots alors qu'il rédige ce roman, convaincu d'être investi d'une mission divine.

DANS LES PAS DE POUCHKINE

Au début du XIX^e siècle, la littérature russe se cherche encore. Elle se compose essentiellement d'imitations d'auteurs occidentaux : la Russie doit alors développer sa propre identité littéraire. Un des premiers à y contribuer fut Alexandre Pouchkine. Gogol admirait fondamentalement son travail littéraire, il n'est donc pas étonnant que ces deux hommes soient considérés comme les instigateurs de la prose littéraire moderne de la Russie.

Toutefois, malgré l'influence qu'a certainement exercée Pouchkine sur Gogol, celui-ci échappe aux courants dans lesquels on peut facilement caser les autres écrivains de son temps. Selon Biéliniski², Gogol n'aurait « ni modèle ni précurseur, que ce soit dans la littérature russe ou dans la littérature étrangère ». Son style témoigne d'un certain réalisme, mais diffère de celui qui émergeait alors ailleurs en Europe. Ce serait plutôt un réalisme « au sens métaphysique, par une investigation en profondeur dans la nuit de la matière, guidée par l'intuition de l'artiste, la raison de l'expérimentateur et la foi religieuse³ ». Ainsi, il s'efforce à ajouter une certaine psychologie au réalisme sociologique qui avait cours en Europe. En effet, si on le compare avec les auteurs français de l'époque qui tentaient de transcrire le réel dans ses moindres détails, on découvre que Gogol se permet d'émettre jugements et analyses à propos de sa société. Cette capacité à illustrer et saisir l'essence de l'homme s'accomplit par l'extrême minutie qu'il met à décrire l'existence quotidienne, grâce

1. Lettre de Gogol à Propokovitch, Paris, 25 janvier 1837.

2. Biéliniski (1811-1848) est un critique littéraire russe important qui défendra Gogol contre la censure. Collaborant aux deux plus grandes revues de l'époque, il propose un enseignement qui orientera pour longtemps le mouvement intellectuel russe.

3. Abram Tertz, *Dans l'ombre de Gogol*, Paris, Éditions du Seuil, 1975, p. 179.

à une fine observation des comportements sociaux typiques de ceux qui fréquentent les cercles mondains. Cette méthode d'écriture se remarque aussi bien dans ses *Nouvelles de Saint-Petersbourg* que dans ses *Âmes mortes*.

À propos de Pouchkine, une anecdote mérite d'être soulignée : quand celui-ci lut le travail de Gogol, il fut impressionné par son habileté à « deviner l'homme et, en quelque traits, d'un seul coup, à le montrer tout entier comme s'il était vivant⁴ ». Il lui aurait alors cédé le sujet des *Âmes mortes*. Cependant, prenant conscience de l'ampleur du projet à venir avec ce sujet et motivé par un besoin d'argent, Gogol prie Pouchkine de lui donner un autre sujet, en vue d'une petite pièce de théâtre qu'il souhaite écrire. C'est ainsi qu'il obtient le matériel pour écrire le *Révizor*. La réception de la pièce n'est pas celle qu'il attendait et la désillusion est grande. En grande crise intérieure, dégoûté par tout ce qu'il a écrit, il renie son œuvre et s'enfuit hors de la Russie. C'est donc en errant à travers l'Europe que ses *Âmes mortes*, alors en gestation, deviendront sa grande préoccupation jusqu'à la fin de ses jours.

LES ÂMES MORTES

C'est alors en exil que Gogol s'attelle à son grand projet : *Les Âmes mortes*, dont le premier tome paraîtra en 1842. Son ambition est grande. À ce propos il dit que « toute la Russie y apparaîtra [...] [avec] nos propriétaires, nos fonctionnaires, nos officiers, nos paysans, bref toute la Russie orthodoxe⁵ ». Dans la première partie du roman, on suit les aventures d'un petit escroc, Tchitchikov. Il arrive dans la ville de N..., un chef-lieu de province, et se lie aux hauts placés de la ville afin de s'attirer leurs faveurs. Parcourant ensuite les terres environnantes, il tente d'acquérir, à bas prix, les paysans morts de différents propriétaires terriens. Il faut comprendre que les recensements des serfs (appelés des « âmes ») n'étaient effectués qu'aux dix ans. Ainsi les paysans morts entre temps continuaient d'apparaître comme vivants sur les listes. Tchitchikov, profitant de cette faille administrative, cherche donc à acheter ces « âmes », afin qu'il en soit propriétaire sur papier, bénéficiant ainsi de subventions du gouvernement qui tient ces « âmes mortes » pour vivantes. Il souhaite alors en accumuler assez pour pouvoir les hypothéquer et devenir théoriquement un propriétaire florissant. La deuxième partie du roman dévoile les ragots que l'on raconte à propos de Tchitchikov à la ville, ce qui dégénère assez rapidement et le pousse à quitter les lieux.

L'HUMOUR GOGOLIEN

Les Âmes mortes s'inscrivent indéniablement dans un registre littéraire comique. Cependant, le rôle du rire dans cette œuvre est plus profond que celui de la simple farce visant au divertissement. À propos de son œuvre, Gogol disait : « Tous les matins, en supplément au petit-déjeuner, j'ajoutais trois pages à mon poème, et le rire émanant de ces pages suffisait à adoucir ma journée solitaire⁶. » Le rire suscité par l'écriture a donc, chez lui, un apport bénéfique. Son projet d'écriture était consacré à cette fonction presque salvatrice, il s'agissait de « confondre la médiocrité et susciter chez le lecteur une prise de conscience salutaire, suivie d'un désir de transcendance⁷ ». Le ridicule étant une arme sociale très efficace, il se met en devoir de dénoncer les tares de la société russe qu'il rendra dérisoires, et ceci en usant de plusieurs techniques différentes.

Son rire révèle un malaise profond envers les cercles dans lesquels il évolue. Le grotesque et la caricature qui traversent son œuvre suggèrent douleur et anxiété⁸, du moins, une certaine inadéquation entre l'homme et son monde. On remarque cela dès le début de l'œuvre, où le narrateur tente de décrire le protagoniste Tchitchikov : « La calèche était occupée par un monsieur, ni beau ni laid, ni gras ni maigre, ni jeune ni vieux. Son arrivée en ville passa inaperçue⁹. » Tout ce qui est donné au lecteur pour sonder le personnage n'est qu'une série de négations, lui donnant ainsi l'impression d'observer une toile blanche où on lui assurerait qu'il y a un portrait¹⁰. Le procédé utilisé ici par Gogol consiste à montrer des personnages dépourvus d'enveloppe réelle. L'aspect comique repose sur le refus d'accorder quelque trait caractéristique au physique de Tchitchikov, comme s'il était encombrant et inutile. Par conséquent, Gogol souligne aussi l'universalité du personnage : chacun pourrait le connaître ou l'avoir déjà rencontré. Faute de traits particulièrement saillants, Tchitchikov se fond dans la masse. Pour obtenir ce qu'il désire et espérer marquer les gens qu'il rencontre, il doit user d'une bienséance exagérée. C'est ainsi que dès qu'il arrive dans la ville de N..., il prend soin de faire la connaissance de tous les fonctionnaires possibles afin de se mettre en bons termes avec eux. Tous diront du bien de lui et lui feront confiance. C'est cette confiance gagnée qui permet à Tchitchikov de pousser plus en avant son projet et d'acheter les âmes. Conséquemment, il adaptera ses entretiens avec chaque propriétaire terrien dans le but d'obtenir ses faveurs. On voit ainsi Tchitchikov en fin rhéteur et cela contribue à faire ressortir son caractère hypocrite lorsqu'on connaît ses réelles aspirations.

LA CARICATURE ACCUSATRICE

Pour mener à terme son projet d'acheter des âmes mortes, Tchitchikov rencontre de nombreux personnages particuliers, aussi uniques et singuliers les uns que les autres. Gogol déploie une véritable galerie de portraits, dans une perspective satirique et hyperbolique. Tous les personnages sont de cette manière tournés au ridicule, chacun de leurs caractères illustrant une face sombre de la société russe. De plus, il faut noter que les différences dans le discours de Tchitchikov entre les situations de négociations sont une autre façon de ridiculiser le peuple russe et son obsession des apparences. Le narrateur des *Âmes mortes* explique que les hommes chantent « à un seigneur de deux cents âmes [...] une autre antienne qu'à un seigneur de trois cents ; ils ne tiennent pas à celui-ci le même langage qu'au possesseur de cinq cent âmes et varient encore d'accent avec le maître de huit cents ; montez au million, ils trouveront encore des nuances » (p. 67).

Le premier à qui Tchitchikov rend visite pour se procurer des âmes mortes est Manilov. Cet homme à la politesse démesurée est complètement dénué de personnalité : passer trop de temps en sa compagnie ferait « périr d'ennui » quiconque (p. 41). La demeure, dont l'ameublement est encore et encore retardé en raison du caractère velléitaire de son propriétaire, illustre le flagrant manque d'ambition de celui-ci. Son nom n'est pas sans révéler son attitude : il signifie « mielleux », évoquant une sorte de discours terne mais bien aimable, qui vise à attirer la visite pour tirer Manilov de son ennui quotidien. L'atonie de ce personnage est relevée par Gogol par toutes sortes de détails : un livre dont le signet marque la page 14 depuis deux ans ; un fauteuil qui n'est pas recouvert de tissu depuis plusieurs années, contraignant son propriétaire à avertir les invités de ne pas s'y assoir ; une pièce non meublée depuis la lune de miel de l'hôte et de sa femme. Tchitchikov n'aura aucun mal à lui acheter ses « âmes mortes », malgré le côté louche de la requête. Avec ce personnage, Gogol illustre combien la paresse peut régir l'existence d'un homme. Grâce à ce Manilov, Gogol contribue à la création d'un nouveau mythe littéraire russe : celui de l'homme paresseux, apathique, sans grandes ambitions. Ces traits de caractère porteront un nom plus tard, « oblomovisme », alors que le héros du roman *Oblomov* par Ivan Gontcharov est caractérisé par cette indolence.

Le voyageur rencontre ensuite Korobotchka. Cette femme aigre dont le nom évoque une petite boîte est en effet fermée à toute discussion. Lorsque Tchitchikov essaie de la convaincre de lui céder ses âmes mortes, elle a peur de se faire flouer à propos de leur prix et ne cesse de détourner la conversation pour le presser d'acheter plutôt sa farine, son miel ou tout autre produit de sa terre. Il tente de lui faire croire qu'il n'agit que par pure bonté chrétienne, mais comme elle persiste dans son refus, il l'envoie au diable. Finalement, elle se résout à vendre ses âmes en priant le voyageur de songer toutefois à elle s'il a besoin de bétail ou de grains. Ainsi, la caricature de ce personnage dévoile l'attitude soupçonneuse d'une femme qui ne pense qu'à tirer profit de la situation pour son seul bénéfice. ►

QUI SONT CES « ÂMES » ?

À l'époque où se déroule le roman, autour des années 1820, la valeur des domaines des propriétaires terriens était évaluée en fonction du nombre d'« âmes » que chacun possédait. Dans le cadre du servage qui avait cours, ceux que l'on appelait « âmes » étaient en fait les serfs mâles, assujettis aux corvées terriennes de leurs propriétaires, en échange desquelles ceux-ci devaient leur assurer la santé et la subsistance. Ce système ne sera aboli qu'en 1861, sous le règne d'Alexandre II.

4. Vladimir Pozner, préface des *Âmes mortes*, Paris, Gallimard, 1973, p. 7.
5. Cité par Claude de Grève, introduction aux *Âmes mortes*, Paris, Flammarion, 1990, p. 11-12.
6. *Ibid.*, p. 13.
7. George Gravioloff, *L'origine du rire : Discours comique et imaginaire – essai d'analyse sémantique du mécanisme comique*, Paris, L'Harmattan, 2017, p. 36.
8. D. Fanger, *Histoire de la littérature russe – Le XIX^e siècle : L'époque de Pouchkine et de Gogol*, Paris, Fayard, 1996, p. 739.
9. Nicolas Gogol, *Les Âmes mortes*, Paris, Gallimard, 1973, p. 23. Toutes les citations sont tirées de cette édition.
10. Georges Gravioloff, *op.cit.*, p. 108.

LA VILLE ET SES BEAUX PARLEURS

Un autre personnage, l'avare Pliouchkine, dont le nom évoque une galette, frappe par son ridicule immédiat. En effet, pendant deux pages, Tchitchikov et son cocher sont accueillis par ce qu'ils pensent être une vieille domestique, mais il s'agit en fait du maître de la maison qui préfère vivre en loques. Ses habits sont si sales et grasseyés qu'ils ressemblent à du cuir de botte, à un tel point que Tchitchikov se dit qu'il l'aurait pris pour un mendiant s'il l'avait croisé dans d'autres circonstances. Sa maison aussi exprime une malpropreté inimaginable : lors de promenades quotidiennes dans son village, il ramasse « tout ce qui lui tomb[e] sous la main – vieilles semelles, chiffons, clous, tessons – [qu'il] emport[e] chez lui » pour les ajouter à un immense tas d'objets grossiers que Tchitchikov ne croit pas dignes de figurer sur une table. Propriétaire de plus de mille âmes, il pourrait avoir une vie confortable mais son avarice extrême lui donne les mêmes conditions de vie que le plus misérable paysan. La technique que Tchitchikov utilise pour se procurer ses âmes, qui meurent par dizaine en raison de la négligence du maître, est de feindre la compassion. Il prétend vouloir charitablement s'acquitter des impôts que Pliouchkine doit payer pour ses « âmes » décédées, ce que le misérable accepte sans résister puisque cela lui permettrait de garder quelques sous de plus, non pas pour vivre plus confortablement, mais simplement pour les accumuler.

Ensuite, pour décrire le personnage de Sobakevitch, l'auteur utilise le procédé de l'animalisation, abaissant ainsi l'homme au niveau de la bête. En effet, sa maison, les mets qu'il consomme, sa taille, tout rappelle l'ours. L'imposant personnage dévorant un immense poisson à lui seul plonge le lecteur russe dans une sorte de mémoire collective inspirée des contes¹¹, où l'ours est un personnage essentiel. Derrière la légèreté et les comportements grotesques se cache un homme très massif, qui écrase chacun autour de lui. Il faut noter que l'animalisation se poursuit d'une deuxième façon : son nom se traduit presque littéralement par « chien », évoquant son caractère. Pour réussir à convaincre Tchitchikov de payer le prix fort, il vante les mérites de ses morts : « Stéphane *Bouchon*, le charpentier ! Je parie ma tête que vous n'en trouverez pas son pareil ! Un véritable Hercule ! S'il avait servi dans la garde, quelle carrière il eut fait : six pieds huit pouces, monsieur ! » (p. 125) Il n'est pas inutile de préciser que pour la première et seule fois dans le roman, on attribue à un serf une humanité dotée d'une intériorité définie, tout mort soit-il. La caricature relevée ici accroît l'absurdité évidente de la situation des négociations au terme desquelles Tchitchikov, après mille ruses, réussit à obtenir des âmes.

On remarque ensuite que c'est sur le mode satirique que s'effectue le tableau des fonctionnaires peuplant la ville de N... De cette façon, Gogol contribue à la création du mythe littéraire de la ville, surtout de Pétersbourg, ensorcelante, où règne une atmosphère malsaine et trompeuse. À ce sujet, Bielinski écrivait : « Voulez-vous étudier Pétersbourg, lisez Gogol. » L'auteur des *Âmes mortes* dénonce l'hypocrisie en la rendant risible. On remarque cela par l'excès de compliments que les personnages ne cessent de s'échanger pour se convaincre que tous sont des hommes « bien comme il faut ». On le voit aussi par le double discours qu'ont les dames de N... lors de leurs discussions mondaines, où ce qu'elles disent contredit ce qu'elles pensent. En effet, le langage des femmes, empreint d'une francophilie snob qui s'apparente à de simples commérages, ne peut se développer en discussions plus profondes.

Gogol ne manque pas non plus de parodier les manières de parler des fonctionnaires. Le directeur des postes et sa clique sont tournés en dérision. Ils ne peuvent concevoir que Tchitchikov ne soit qu'un petit escroc, malgré les ragots qui courent concernant les « âmes mortes ». Aussi se réunissent-ils pour discuter de Tchitchikov qu'ils tiennent pour un dangereux énergumène, même si « ni son extérieur ni sa conversation ne trahissaient l'homme de rapine » (p. 228). Toutes sortes d'hypothèses sont émises par ces fonctionnaires alors qu'ils tentent de se convaincre que l'acheteur d'âmes ne peut être qu'un petit magouilleur. Le directeur le prend pour un criminel notoire, « le capitaine Kopeikine », qui est pourtant unijambiste et manchot. Un autre fonctionnaire va même jusqu'à voir en Tchitchikov nul autre que Napoléon déguisé ! Cette dernière hypothèse farfelue est pourtant celle qui est finalement unanimement admise par les fonctionnaires. Cette conversation absurde se moque de la crédulité des hommes haut placés de la ville, qui ne peuvent admettre s'être bêtement laissé flouer.

GOGOL ET SON ŒUVRE, PARTIS EN FUMÉE

Tous ces portraits, sous une apparence de ridicule, révèlent la laideur de l'univers dans lequel évolue Gogol. À ce propos, lorsque Pouchkine a lu les premiers chapitres, il se serait écrié : « Dieu ! Comme elle est triste notre Russie !¹² » À la suite de cette affligeante prise de conscience, Gogol tentera de réorienter son projet d'écriture pour les deux parties suivantes prévues. Inspirée de Dante, sa deuxième partie des *Âmes mortes* devait illustrer le purgatoire et la troisième, le paradis, autant d'étapes pour un Tchitchikov repent, et pour l'homme russe en général. Après avoir peint la laideur du monde et le mal, Gogol voulait non seulement peindre la beauté de la Russie, mais la sauver. Il se sentait investi d'une mission divine, où il devait illustrer la régénérescence morale de Tchitchikov, tout en se purgeant lui-même de ses vices, car il croyait réellement au pouvoir salvateur de sa littérature.

Comme pour le *Révizor*, Gogol est déçu par la réception de son roman. Alors que certains n'y voient qu'une farce, d'autres prennent trop au sérieux ses ambitions dénonciatrices, jusqu'à considérer le roman comme une prise de position contre les mœurs administratives de la Russie sous Nicolas I^{er}. Or, Gogol ne souhaitait pas encourager une réforme de la structure du régime autocratique, il la considérait même comme la seule concevable. En dépeignant les vices russes, il souhaitait que les lecteurs s'y reconnaissent, aient honte et finissent par se repentir. Après maintes années et de nombreuses versions de ses textes qu'il fait lire à son entourage, il ne parvient toujours pas à obtenir la réaction souhaitée. Conséquemment, sa crise intérieure se fait plus vibrante et déculpe son mysticisme : il craint le diable et ne cesse de parler de Dieu. Il délaisse le comique, la force de ses textes s'en trouve diminuée. Il se met à écrire comme n'importe qui, de manière terne, relâchée. Les seuls passages qu'il nous reste de cette deuxième partie entamée semblent obéir à une écriture mécanique, indiquant son absence de stimulus intérieur : son génie ne pouvait correspondre à cette écriture. Incapable de poursuivre ce qu'il projette, il a des accès d'hypocondrie qui se font plus violents, se manifestant en un « état physique et intime de panique et de froid¹³ ». En 1852, alors qu'il a passé dix-sept ans à tenter d'écrire les deux parties restantes de sa trilogie, il ouvre le poêle et fait brûler par son domestique ses manuscrits inédits. Le lendemain, il explique avoir agi sous l'influence du « Malin ». En proie à une crise mystique excessive, il cesse de s'alimenter et meurt neuf jours plus tard, en plein délire.

CE QU'IL RESTE DE GOGOL

Grâce à sa prose innovatrice et à son style unique, le nom de Gogol aurait eu sa place dans l'histoire de la littérature russe même sans les *Âmes mortes*. Toutefois, c'est ce roman qui lui permet d'être considéré comme l'un des plus grands romanciers russes, son influence sur la littérature russe étant indéniable. La dimension réaliste de son œuvre a ouvert la porte au théâtre, à la nouvelle et au roman russes qui se préparaient alors. En outre, sa technique de conception de personnages et de traitement du langage inspirera les grands noms qui ont suivi : Dostoïevski, Boulgakov, Révizov, pour n'en citer que quelques-uns. ■

11. Claude de Grève, *op. cit.*, p. 32.

12. Vladimir Pozner, *op. cit.*, p. 14.

13. Lucian Raïcu, *Avec Gogol*, Paris, L'Âge d'homme, 1992, p. 12

LE DERNIER REPAS

FICTION DE MATHILDE LORANGER

Sous ses pas hésitants, la neige craquait. Dans la blancheur étouffante du paysage hivernal, le sol enneigé se mêlait au ciel incolore. Petite tache de couleur dans l'immensité immaculée, Nicolas poursuivait sa marche. La colère de l'attente, une sorte d'impuissance répétée, l'avait poussé à quitter promptement la maison où il logeait, celle de sa mère qu'il visitait. Les dix années qu'il avait consacrées à son œuvre n'avaient toujours pas abouti à un résultat satisfaisant et il s'en trouvait maintenant lassé. Ne pouvant plus supporter la déception, il était parti, en proie à une violente crise de nerfs. Rapidement, il avait enfilé un manteau ainsi que plusieurs châles avant de se glisser à l'extérieur, la dernière version de son manuscrit roulé dans les poches. Ainsi, il marchait depuis plusieurs heures dans la vastitude de la campagne russe. S'étendaient maintenant, sur une certaine distance, les empreintes laissées dans la neige par ses chaussures, inadaptées pour le climat. Malgré une journée de jeûne pieux, il n'était pas conscient de la faim qui lui comprimait le ventre, ni de la soif qui asséchait alors son gosier. Il poursuivait donc sa marche, comme porté par le vent. Ses pieds transis et engourdis refusaient de s'arrêter. Il poursuivait ainsi un chemin qui semblait tracé devant lui. Il songeait, rongé par la honte : « Qu'est-ce qui m'empêche de mener à terme mon grand projet quand je pense à toutes ces années de travail qui n'ont servi à rien ça me rend fou oui ça me rend complètement fou absolument inconséquent totalement désespéré mon Dieu pourquoi m'avez-vous laissé tomber les griffes du diable se sont resserrées sur mes poignets et m'ont empêché de livrer mon message personne n'en comprend la profondeur oh le diable je sens encore son emprise il est derrière moi je le sais il me guide vers ma déchéance le Malin mais il ne m'aura pas je les sens dans ma poche mes textes que j'apporte maintenant loin de lui non il ne m'aura pas il ne m'aura pas il ne m'aura pas. » Perdu dans ses pensées, Nicolas ne réalisait ni le temps qui s'écoulait, ni la distance parcourue. Les conifères silencieux semblaient approuver le plan que son corps menait, en témoins dociles de sa déchéance. Aucune protestation, aucun avertissement de leur part. À un tel point que l'homme à la vue troublée par son projet incohérent

ne les remarquait même plus, ces arbres bordant l'étendue glacée qu'il traversait. C'est ainsi qu'il percuta un de ces grands conifères. Loin de le ramener à la raison, la douleur occasionnée par l'impact ne le rendit que plus confus. Depuis combien de temps était-il parti? Pourquoi était-il parti au fait? Autant de questions auxquelles il n'arrivait pas à répondre. Ses mains commencèrent à trembler, mais pas à cause du froid. Une profonde inquiétude l'envahissait maintenant: comment regagner sa maison avant la nuit tombée s'il ignore la distance qui le sépare d'elle? Avec chance, il trouverait peut-être une petite isba de chasse avec un propriétaire accueillant qui lui offrirait de l'héberger pour la nuit. Longeant la lisière de la forêt, il prit conscience de la sécheresse de sa bouche, du serrement de son estomac et du pincement de ses pieds gelés. L'espace d'un instant, son regard devint lucide. Une lucidité relative, soit, car Nicolas avait l'esprit plutôt dérangé. Quoiqu'il en soit, il crut saisir la raison pour laquelle il se trouvait dans sa fâcheuse situation: tout ceci devait encore être lié à une intervention du Malin. Complètement terrorisé par la figure du diable depuis des années, c'est pour lutter contre elle qu'il tentait de terminer son roman avec tant d'acharnement. Obnubilé par cet adversaire, il le voyait partout. Son acharnement à marcher s'en trouvait alors dédoublé. Que ce soit pour se donner du courage ou parce qu'il était en proie à une violente colère, Nicolas commença à s'époumoner en répétant à voix haute: « Tu ne m'auras pas le Malin! Oh, pas aujourd'hui, tu ne m'auras pas!» C'est ainsi qu'il se retrouva de nouveau perdu dans une contemplation fantasmagorique de son sort. Ce n'est qu'une fois arrivé devant qu'il se rendit réellement compte qu'il avait rejoint une isba dont la cheminée fumait. La modeste demeure devant laquelle il s'attardait n'avait aucun attrait particulier. Cependant, pour Nicolas qui marchait depuis beaucoup trop longtemps avec ses petits chaussons plus adaptés au salon qu'à la randonnée, elle lui apparut comme la plus magnifique bicoque russe. Il frappa à la porte.

Les propriétaires de la maison, Ivan et Paula, avaient remarqué le marcheur bien avant qu'il ne se manifeste à leur porte. Le couple de chasseurs édentés avait inévitablement entendu les plaintes de Nicolas. Ils s'amusaient du bruyant personnage jusqu'à ce qu'il atteigne de trop près leur maison. Maintenant, ils n'osaient plus bouger, craignant de trahir leur présence. Ils discutaient à voix basse. Madame souhaitait laisser le voyageur entrer, ils n'avaient pas souvent de visites. Monsieur refusait, il ne voulait pas déboursier pour nourrir un inconnu. Madame réussit à convaincre Monsieur en lui montrant bien de quelle façon cette visite les divertirait en cette triste soirée hivernale. Isolé, le couple ne disposait que de rares activités pour meubler son temps. Meubler l'habitation non plus ne semblait pas être digne de son

intérêt. La modeste pièce centrale ne contenait que le nécessaire: une table et deux chaises. La grasse Paula avec son tablier gras et son Ivan rabougri à la peau sèche comme sa voix offraient un tableau discordant mais pittoresque. Madame ouvrit alors la porte au visiteur et eut de la difficulté à réprimer son rire lorsqu'elle aperçut ce visage rond comme un œuf, aux traits enfantins atténués par un long nez pointu. Remarquant toutefois son piteux état, elle s'empressa de le mener au salon, près du feu, tout en chuchotant à son mari de venir voir le drôle de personnage. « C'est le fils de madame Gogol! » pensa immédiatement Monsieur, pendant que sa femme recevait les louanges du nouveau venu qui la croyait mise sur son chemin par Dieu. Madame Gogol était en effet la propriétaire de ce couple de paysans, mais Paula n'avait pas encore reconnu son fils. Elle lui apporta tout de même une chaise pour qu'il se mette plus à son aise près du feu. Il ne resta plus qu'un siège de libre, et Monsieur dut se résigner à rester debout pendant que Madame se réchauffait confortablement affalée sur sa modeste chaise en bois.

— Dites-moi, voyageur, d'où venez-vous comme ça? demanda Madame, qui attendait une réponse rocambolesque à l'image du personnage.

— Oh madame, je viens de très très loin. Je marche depuis des jours et des nuits.

— C'est impossible! dit la femme en riant. Comment n'êtes-vous pas tombé de fatigue plus tôt?

— Vous ne comprenez donc pas ce que c'est que d'être aux prises avec le Malin! Il me traque et me pousse à fuir. J'ai marché des dizaines, si ce n'est pas des centaines de verstes avant de me retrouver chez vous.

Pendant qu'il parlait, Nicolas enlevait peu à peu ses grands châles en laine. Monsieur, qui commençait à devenir grognon à force de se tenir debout, comptait les épaisseurs qu'il enlevait. Lorsque le dixième châle toucha le sol, Monsieur se fâcha.

— Combien de foulards vous reste-t-il à enlever? Ah, et puis, je n'en peux plus de vos sottises. Vous êtes le fils de Madame Gogol, on le remarque tout de suite à votre nez. Vous n'avez traversé que quelques verstes avant d'arriver ici, cessez votre délire.

— Ivan, tais-toi, chuchota fermement Madame en serrant les dents.

— Non, je ne me tairai pas. Si ça se trouve, ton hôte a employé sa journée entière à fabuler en tournant en rond.

Honteux, Nicolas tenta de justifier le tout en mentionnant encore une fois une intervention du diable. Le couple étant peu porté sur la religion, la lubie du visiteur amusa Madame, mais irrita de plus belle Monsieur. Encore plus humilié de ne pas être pris au

sérieux, l'écrivain se fâcha. Tentant ensuite de se calmer et de convaincre ses hôtes de l'importance de le considérer sérieusement, il leur parla des Évangiles et de l'Apocalypse mais le tout ne fit qu'alimenter le fou rire de la grosse femme. Cette réaction était à l'image du parcours littéraire de Nicolas : il attisait toujours les rires alors qu'il visait le sérieux. Une grande lassitude l'envahit, puis il se tut. Son manteau toujours sur le dos, Nicolas se leva et se dirigea vers la sortie. Sans regard pour ceux qui l'avaient accueilli, il quitta le logis d'un pas ferme et marcha vers l'horizon. Sachant maintenant que sa maison ne se trouvait pas à plus d'une heure de marche, son départ précipité ne l'alarmait pas. Cette fois, il ressentit toute l'ampleur du vent glacé qu'il avait ignoré auparavant. Jusque dans ses os il souffrait, pendant que la mélancolie l'enveloppait. L'abattement qui l'assailait, en raison de son incapacité à transmettre son message de foi, n'était plus supportable. Ce soir-là, dans la neige, il prit une décision importante. Lorsqu'il entendit la voix de Madame résonner à quelques mètres derrière lui, le priant de revenir, il se retourna lentement. Malgré la pénombre, il pouvait voir, sur le seuil de l'isba, Madame qui agitait ses mains dans une tentative de faire revenir son visiteur. Réalisant tout l'effort physique qu'il devrait déployer pour regagner le logis de sa mère, il décida de rebrousser chemin au lieu de mourir gelé. Lorsqu'il retrouva Madame, elle ne riait plus. Elle avait pris conscience de la gravité du mal qui rongeaient Nicolas Gogol.

— Je vous ai préparé notre lit, dit-elle au voyageur. Passez-donc la nuit ici, demain vous irez mieux.

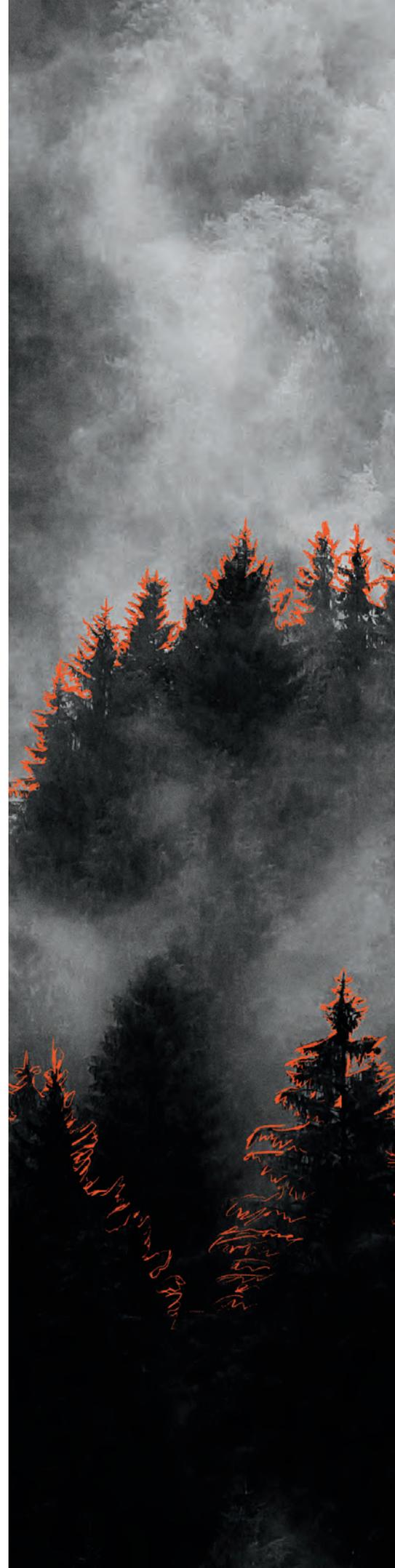
— Là c'en est trop ! cria Monsieur. Où allons-nous dormir ? Dehors ?

— J'ai mis un drap sur la table, nous y dormirons adéquatement, répondit sèchement Madame.

— Nul besoin de vous déranger, répondit tristement Nicolas. La chaise près du feu me convient amplement, je n'ai pas sommeil.

— Dans ce cas moi je vais me coucher, et dans mon lit, répliqua Monsieur, boudeur.

Il fut aussitôt suivi de sa femme. Elle referma la porte de leur chambre après avoir lancé un dernier regard inquiet vers leur visiteur. Nicolas voulut s'asseoir sur la chaise, près de l'amas de châles qu'il avait oubliés avant de partir brusquement. Cependant, ses genoux cédèrent et l'affliction de cette journée lui pesa tellement qu'il tomba au sol. Il resta ainsi quelques minutes et sortit le manuscrit qui était resté enfoui dans sa poche. Dans la poussière étouffante du plancher, il versait des larmes de déshonneur. Sa décision était prise, il fallait en finir avec ses maudites *Âmes mortes*. Sa détermination lui procura la force de se traîner jusqu'au poêle. Sans l'allumer, ses mains tremblotantes y jetèrent la pile de papier que formait son manuscrit. Il mélangeait le papier avec ses mains, faisant mine de cuisiner un plat avec cet unique aliment. Il se livra à cet étrange comportement pendant une heure, après quoi il s'écria : « C'est prêt ! » Le bruit réveilla le couple et lorsque Madame se leva pour s'assurer que Nicolas allait bien, elle fut choquée par l'image d'un Gogol au regard vide, dévorant son manuscrit page après page. ■





Les principales œuvres russes du XIX^e siècle

1830

| **1832**, *Eugène Onéguine*
Alexandre Pouchkine (1799-1837)

1840

| **1840**, *Un héros de notre temps*
Mikhaïl Lermontov (1814-1841)

1850

| **1859**, *Oblomov*
Ivan Gontcharov (1812-1891)

| **1842**, *Les Âmes mortes*
Nicolas Gogol (1809-1852)

| **1843**, *Nouvelles de Pétersbourg*
Nicolas Gogol (1809-1852)



1860

1870

1880

1865-1869, *Guerre et Paix*
Léon Tolstoï (1828-1910)

1872, *Les Démons*
Fiodor Dostoïevski (1821-1881)

1862, *Pères et Fils*
Ivan Tourgueniev (1818-1883)

1877, *Anna Karénine*
Léon Tolstoï (1828-1910)

1866, *Crime et Châtiment*
Fiodor Dostoïevski (1821-1881)

1880, *Les Frères Karamazov*
Fiodor Dostoïevski (1821-1881)

1869, *L'Idiot*
Fiodor Dostoïevski (1821-1881)





LA RÉSURRECTION DE RASKOLNIKOV

ESSAI DE LYNA BASTA

La philosophie dostoïevskienne repose grandement sur l'atteinte de l'idéal du Christ, dont s'est éloigné Rodion Romanovitch Raskolnikov, un jeune étudiant de Saint-Pétersbourg tourmenté par ses idéaux de grandeur.

La pensée dostoïevskienne comporte un motif que l'on retrouve dans les plus grands romans de l'écrivain : *Crime et Châtiment* (1866), *L'Idiot* (1869), *Les Démons* (1872) et *Les Frères Karamazov* (1880) sont réunis autour du « problème de l'individu, celui des rapports entre sa liberté et la contrainte sociale, vu sous l'angle de l'être d'exception, du criminel ou du pécheur¹ ». Les anti-héros mis en scène dans l'œuvre de Dostoïevski évoluent dans la période des grandes réformes de la Russie des années 1860. Le pays, plongé dans le tourment intellectuel que provoque le développement du nihilisme, par cette « religion d'un temps sans religion² », doit faire face, selon les mots de Tchernychevski³, à « l'égoïsme rationnel » des individus en proie « à un dévouement aveugle à la Cause⁴ ». Dans *Crime et Châtiment*, Raskolnikov symbolise cet ébranlement de la société russe qui, selon Dostoïevski, ne retrouvera le répit que dans l'adoration portée à l'idéal chrétien.

« C'EST MA CROIX, JE L'AI MÉRITÉE »

Dostoïevski rejoint, dès 1846, les salons du cercle socialiste Petrachevski, où de nombreux intellectuels russes se réunissent pour échanger sur les idées progressistes de l'époque. Les membres prennent part entre autres à l'élaboration et à la distribution illégale de pamphlets revendicateurs dans lesquels ils prennent position contre l'autocratie tsariste et le régime du servage qui attache les paysans russes à la terre d'un propriétaire. Les activités du cercle sont brusquement interrompues en 1849, lorsqu'une vingtaine de participants, dont Dostoïevski, sont arrêtés et condamnés à mort. Gracié à la toute dernière minute par le tsar Nicolas I^{er}, l'écrivain, dont la peine capitale est commuée en quatre années de travaux forcés dans une prison sibérienne, fait face à trois grandes épreuves qui, entre 1850 et 1854, l'épuisent considérablement, tout en nourrissant sa volonté d'écrire.

D'abord, il doit survivre à la souffrance que lui afflige le supplice sibérien : l'humiliation des fers, l'épuisement dans les camps de travail et le lourd traumatisme vécu lors du simulacre d'exécution fragilisent la santé déjà précaire de l'écrivain. Ce dernier est ensuite sujet à ses premières crises d'épilepsie généralisées, qui s'aggraveront avec les années. Dépossédé de ses maigres biens, c'est-à-dire de quelques livres interdits par le régime, Dostoïevski subit enfin l'interdiction de lire des ouvrages autres que la Bible : le socialiste athée renoue alors avec la parole divine et considère la sublimité du Christ comme la référence suprême, dont son œuvre entière sera empreinte. ►

1. Jean Bonamour, *Le Roman russe*, Paris, Presses universitaires de France, 1978, p. 79.

2. Jean-François Colosimo, « Ressusciter le Christ », *Le Magazine littéraire*, no 495, mars 2010, p. 80.

3. Auteur du roman *Que faire ?* publié en 1863, le philosophe Nikolai Tchernychevski (1828-1889) adopte une position matérialiste et nihiliste contre laquelle s'oppose l'œuvre de Dostoïevski. Rakhmetov, le protagoniste du roman, devenu l'archétype des intellectuels radicaux nihilistes, reflète les idéologies de ces « hommes nouveaux » qui affirment que le progrès de la Russie doit s'accomplir à travers la science.

4. Georges Nivat, préface de *Crime et Châtiment*, Paris, Gallimard, 1975, p. XI.

LE DILEMME RASKOLNIKOVIAN

C'est en adhérant à cet idéal de pardon, d'humilité et de soumission que l'écrivain s'adonne à l'adoration du peuple russe, qu'il décrit dans une lettre adressée à son frère Mikhaïl comme de « l'or sous la grossière écorce ». L'une des particularités de cette « âme russe » a été soulevée par Astolphe de Custine⁵ dans son ouvrage *La Russie en 1839*, publié une dizaine d'années avant l'emprisonnement de Dostoïevski : « L'obéissance politique est devenue pour les Russes un culte, une religion. Ce n'est que chez ce peuple qu'on a vu les martyrs en adoration devant les bourreaux⁶. » Cette dévotion nationaliste enrichira la position slavophile⁷ de l'écrivain, car l'âme de Dostoïevski est profondément russe : il a cédé à la nécessité de se soumettre au châtement qu'il a reçu en y puisant un sentiment d'immense soulagement. Le poète Claude Roy écrit à ce propos :

« La Russie d'hier et la Russie moderne⁸ sont exemplaires dans la science du « châtement » sur deux points essentiels. Elles ont poussé plus avant peut-être qu'aucun peuple l'art de donner aux tortionnaires cette paix d'esprit que procure la bonne conscience. Elles ont su simultanément contraindre un nombre important de leurs victimes, non seulement à subir sans révolte les épreuves infligées, mais à donner à leurs tourments en total acquiescement⁹. »

Bien que son expérience de l'exil dans les prisons sibériennes le tourmente jusqu'à sa mort, Dostoïevski puise dans ses souvenirs une source intarissable de matériel créatif. D'abord considéré comme une pâle copie de Gogol avec le bref succès que lui a apporté la publication des *Pauvres Gens* en 1846, l'écrivain développe une vision philosophique et religieuse qui imprènera les pages de ses œuvres les plus abouties : *Crime et Châtiment*, publié en 1866, est le premier roman né de cette période déterminante.

Récit d'un personnage rongé par une idée fixe, *Crime et Châtiment* présente un compte-rendu psychologique, une exploration complexe des angoisses et des dilemmes moraux auxquels un jeune étudiant démuné de Saint-Pétersbourg est en proie après avoir commis le meurtre prémédité d'une vieille usurière et, par un malheureux hasard, celui de la sœur de celle-ci, tuées à coups de hache pour être ensuite dépouillées de leur fortune. Transporté par des idées de grandeur et par la misère qui contrarie sa fierté démesurée, Raskolnikov considère son crime justifiable et comme l'accomplissement de son devoir envers l'humanité. Son monde intérieur s'en trouvera cependant ébranlé. L'identité de l'assassin étant connue par le lecteur avant même le passage à l'acte, Dostoïevski ne fait pas de *Crime et Châtiment* un roman à énigme : il entreprend plutôt l'analyse approfondie de la manière dont le meurtre oblige Raskolnikov à faire face au supplice psychologique, aux hésitations, aux doutes et à la culpabilité qui affaiblissent progressivement sa théorie de la supériorité morale.

Le portrait psychologique de Raskolnikov est complexe. À la fois hautain et sensible, rationnel et nerveux, le protagoniste possède une nature fragmentée qui repose sur l'opposition entre un idéal d'humanité et un idéal de supériorité. Son nom lui-même prend racine dans le mot *raskol*, signifiant « division » en russe, division que Raskolnikov établit justement entre la société et lui-même. Sa fierté et son intellectualisme le conduisent à mépriser le reste de l'humanité et contribuent au détachement du personnage face à la compagnie des autres hommes, et ce avant même l'accomplissement de l'acte criminel qui ne saura que trop approfondir l'isolement du jeune homme. Il est néanmoins important de souligner que l'ancien étudiant n'est point dépourvu de sentiments délicats envers son entourage. Bien au contraire, Raskolnikov se lie d'une amitié sincère avec Razoumikhine et il veille scrupuleusement au bonheur de sa mère et de sa sœur. Il éprouve même envers la famille des Marmeladov un sentiment de pitié et de magnanimité : il offre en effet aux plus démunis ses tout derniers roubles, alors que lui-même peine à subvenir à ses besoins les plus élémentaires. La mention spécifique de « deux caractères opposés qui se manifestent en lui tour à tour¹⁰ » annonce, d'autre part, le dilemme dans lequel Raskolnikov est enfermé : son désir de confesser son crime ou bien celui d'échapper au châtement.

RASKOLNIKOV THÉORICIEN

Le crime de Raskolnikov rassemble plusieurs théories qui incitent l'étudiant à faire l'expérience de la liberté morale à travers le Mal. Deux idées essentielles soutiennent sa réflexion : il croit d'abord que le meurtre d'une vieille femme vile, « un être qui n'est utile à personne » (p. 72), qui profite du malheur de ceux qui ont recours à ses services pour s'enrichir et qui ne tardera pas à mourir de toute façon, ne constitue pas un crime en soi. Ce meurtre est justifié par de nobles intentions, c'est-à-dire sauver du malheur et du sacrifice des âmes plus nobles que celle de cette vieille femme. Il élabore ensuite une philosophie qui annonce le surhomme nietzschéen et qui représente l'essentiel de sa pensée : Raskolnikov, inspiré par la toute-puissance de grands personnages historiques ou mythiques — il évoque entre autres Lycurgue, Solon, Mahomet et Napoléon —, fait une distinction entre les hommes ordinaires, qui « doivent vivre dans l'obéissance » (p. 275) et « dont la seule fonction consiste à reproduire des êtres semblables à eux » (p. 277), et les hommes extraordinaires, les élus. Ces derniers, par leur indépendance morale et spirituelle, s'érigent au-delà du Bien et du Mal auxquels le reste de l'humanité doit se soumettre, et ils ont le droit, le devoir même, de sacrifier les êtres incapables ou nuisibles qui font obstacle à la réalisation de buts plus élevés. Raskolnikov est, ou du moins veut être, à l'image d'Ivan Karamazov¹¹, un théoricien du « tout est permis ».

Chez Dostoïevski, la problématique du Mal s'inscrit en faux contre la philosophie rousseauiste qui affirme que « l'homme naît bon, c'est la société qui le corrompt ». Malgré le chaos caractéristique de Saint-Petersbourg du XIX^e siècle, miroir de l'état délirant et agité de Raskolnikov, l'idéologie dostoïevskienne assure que l'homme, n'étant pas naturellement bon, constitue un ensemble complexe de ce qui est de plus vil et de ce qui est de plus sublime. Ainsi, bien que la ville soit ravagée par l'injustice, par le vice des ivrognes et par le péché des prostituées, par la misère des habitants qui s'entassent dans des logements étouffants et insalubres, l'origine même du Mal ne plonge pas ses racines dans la déficience de l'organisation sociale, mais bien dans la profondeur de l'âme humaine. ▶

LE MARTYR DANS L'ÉGLISE ORTHODOXE RUSSE

Caractérisé par un esprit de soumission et d'humilité, le martyr, par sa souffrance et son sacrifice, témoigne de sa foi inébranlable et assure sa place en tant que saint. À l'image du Christ, le martyr est dans l'orthodoxie une conception fondamentale qui permet de cerner avec précision cette « âme russe » tant explorée dans l'œuvre dostoïevskienne.

5. Écrivain français, Astolphe de Custine (1790-1857) publie en 1843 son récit de voyage en Russie, où il dresse, entre autres observations, une critique acerbe du régime tsariste. L'œuvre sera interdite sous l'empire de l'empereur Nicolas I^{er}.
6. Cité dans la préface de Claude Roy, *Souvenirs de la maison des morts*, Paris, Éditions Gallimard, 1977, p. 25.
7. Le slavophilisme est un mouvement nationaliste fondé sur le retour aux valeurs qui façonnent l'identité russe : la religion orthodoxe en est le principal exemple. Cette idéologie s'oppose à l'occidentalisme qui, pour sa part, considère que la Russie doit suivre l'exemple des civilisations d'Europe de l'Ouest. Ivan Tourgueniev (1818-1883), auteur du roman *Père et Fils* (1862) et contemporain de Dostoïevski, sera un fervent adepte de la doctrine occidentaliste.
8. Sont comparées ici la Russie de Dostoïevski et celle d'Alexandre Soljenitsyne (1918-2008) qui, près d'un siècle après l'arrestation de l'écrivain de *Crime et Châtiment*, fera l'expérience du goulag soviétique. Tout comme Dostoïevski, Soljenitsyne découvrira la religion orthodoxe russe et trouvera le répit et la consolation dans l'humilité chrétienne lors de son séjour en exil.
9. *Ibid.*, p. 10.
10. Dostoïevski, *Crime et Châtiment*, Paris, Gallimard, 1975 (1950), p. 228. Toutes les citations sont tirées de cette édition.
11. Personnage du dernier roman de Dostoïevski, *Les Frères Karamazov*, publié en 1880. Ivan Karamazov est, tout comme Raskolnikov, un athée qui explore les limites du Bien et du Mal.

Cette affirmation anti-rousseauiste est d'ailleurs illustrée à travers Razoumikhine qui, tout comme son ami Raskolnikov, est accablé par la pauvreté, mais il ne conçoit à aucun moment la possibilité de commettre un crime pour échapper à la misère. Bien au contraire, Razoumikhine, de nature ingénieuse, accepte toute opportunité de travail que lui offre la société pour subvenir à ses besoins. Mieux encore, il nourrit d'ambitieux projets d'édition. Raskolnikov, pour sa part, a « renoncé à toutes ses occupations journalières, à tout travail » (p. 3). Il passe d'ailleurs des journées entières enfermé dans le taudis qui lui sert de chambre, à ressasser des théories qui le poussent à refuser les quelques roubles, fruits de ses éventuels efforts, qu'il pourrait obtenir en traduisant des ouvrages que lui confie généreusement son compagnon d'université. Pis encore, Raskolnikov croit justifier le meurtre et le vol de la vieille usurière comme des moyens de faire ses débuts dans la vie. Cette question, si simple qu'elle puisse paraître, se pose à lui jusqu'à la fin du roman :

« Si tu as agi dans toute cette histoire en homme intelligent et non en imbécile, si tu as poursuivi un but précis, comment se fait-il que tu n'aies pas jeté un coup d'œil dans la bourse et comment en es-tu à ignorer ce que t'a rapporté l'acte dont tu n'as pas craint d'assumer les dangers, l'horreur et l'infamie ? N'étais-tu pas prêt tout à l'heure à jeter à l'eau cette bourse, ces bijoux que tu n'as même pas regardés ? » (p. 118)

D'autre part, l'état de délire auquel le protagoniste est en proie après les meurtres qu'il a commis lui sert de preuve qu'il est loin d'avoir atteint son idéal d'indépendance morale. Raskolnikov est un surhomme raté, et c'est cette conscience de l'échec qui l'oblige à se séparer de la société de manière encore plus prononcée. L'assassinat de la vieille usurière n'était qu'une tentative égoïste d'établir sa domination psychologique et de se prouver qu'il faisait lui aussi partie des hommes extraordinaires : « seule l'affirmation de son libre arbitre lui importe¹². » Néanmoins, son besoin constant de justifier son acte et d'assurer ses motivations intellectuelles révèle son hésitation par rapport à la nature même de cette supériorité. Le châtement, né dans le crime lui-même, est vécu comme la fatalité irréversible de l'isolement.

LE PARDON DE DOSTOÏEVSKI

Le protagoniste de *Crime et Châtiment*, à l'image du héros pouchkinien¹³, du « type d'homme agité, sceptique, sans foi dans le sol de sa patrie, négateur de la Russie et de soi-même, et souffrant de son isolement¹⁴ », ressent la nécessité du repentir, et se doit d'avouer la faute commise, bien qu'il s'acharne à croire le contraire. En effet, Raskolnikov n'accepte que graduellement sa médiocrité : juste avant de confesser son crime, il se demande encore « comment il pourrait en arriver un jour à se soumettre aux yeux de tous, à accepter son sort sans raisonner, avec une résignation et une humilité sincères » (p. 548). Il considère même brièvement mettre fin à ses jours, n'ayant plus rien à espérer d'autre que les vains reproches d'avoir échoué.

L'étudiant se tourne donc vers Sonia Marmeladova pour se sauver moralement. Se prostituant pour venir en aide à sa famille rongée par la pauvreté, Sonia a aussi transgressé les normes sociales. Cependant, contrairement à Raskolnikov, elle explore la liberté morale par un sacrifice sincère pour les autres. S'en remettant entièrement au Christ, Sonia personnifie l'esprit chrétien qui s'accomplit à travers le peuple russe, en lequel Dostoïevski avait une foi inébranlable : misérable, victime de l'injustice sociale, elle assume le lourd péché de son prochain comme le sien. Au moment où Raskolnikov se dirige au poste de police pour confesser son crime, Sonia lui offre une petite croix de bois de cyprès, symbole du sacrifice de Jésus pour laver les péchés de l'humanité, et malgré les malheurs qui accablent sa vie, elle conserve une noblesse d'esprit qui saura racheter le jeune homme du crime qu'il a commis.



Lorsque Sonia, émue, lui fait la lecture d'un passage de l'Évangile, celui de la résurrection de Lazare, il entrevoit sa propre résurrection intérieure. Affirmant s'être tué lui-même lors du meurtre de la vieille usurière, Raskolnikov, dont la renaissance survient à travers la souffrance et l'isolement auxquels il fait face tout au long du roman, obtient le salut annoncé et parvient à la purification sincère de son être. Il rompt par ailleurs définitivement avec ses idées d'indépendance morale au bain, où il retrouve enfin un désir de réconciliation avec l'humanité grâce à la présence et à l'amour de la jeune fille qui l'a suivi jusque dans l'exil en Sibérie. *Crime et Châtiment* s'annonce donc comme le roman de la perte et de la rédemption : on observe chez Raskolnikov le pourrissement de la bonté humaine, jusqu'au retour de la lumière divine à laquelle doit s'attacher l'homme. Ainsi, Dostoïevski donne une explication quant à la problématique philosophique du Mal qui, dans sa conception orthodoxe, se nourrit de la certitude que la souffrance humaine doit être accueillie dans un sentiment d'humilité, de compassion et de pardon envers à la fois le persécuté et le persécuté¹⁵.

Dostoïevski offre un univers littéraire riche en explorant, à travers un anti-héros qui suscite chez le lecteur plus la pitié que le dégoût, les mystères du Bien et du Mal. Le poète et écrivain français André Suarès écrit à ce propos : « Dostoïevski est [...] la plus grande conscience du monde moderne. » ■

12. Préface de Georges Nivat, *op. cit.*, p. XIII.

13. Poète, dramaturge et romancier, Alexandre Pouchkine (1799-1837) a contribué à libérer la littérature russe du poids de l'emprise étrangère, et particulièrement celle de la France. Il exercera une influence immense sur Dostoïevski qui, comme plusieurs autres de ses contemporains (nommons entre autres Gogol, Lermontov et Tourgueniev), sera grandement touché par la mort tragique de l'écrivain.

14. Dostoïevski, « Discours sur Pouchkine », *Journal d'un écrivain*, Paris, Bibliothèque Charpentier, 1904, p. 587.

15. Daniel Lefèvre, « Sur les pas de Raskolnikov », *Imaginaire & Inconscient*, no 19, 2007, p. 28.



LA CONFESSION D'ARKADY ILYUKHIN

FICTION DE LYNA BASTA

Valery Ivanovitch avait reçu un petit billet tout chiffonné, où l'on peinait à déchiffrer, à travers une écriture inégale et fiévreuse, des lettres si serrées qu'elles trébuchaient les unes sur les autres. L'enveloppe, déposée au beau milieu de la table que le jeune homme époussetait constamment du dos de la main par manie de propreté, était placée de manière si mathématiquement précise qu'il n'en pouvait être que l'œuvre de l'un des quelques fonctionnaires poussiéreux et myopes qui peuplaient le cabinet d'avocats. Le front dégarni, l'œil hagard, la conversation oiseuse et fade de ces derniers ne se résumaient que dans les lois complexes, dans les mots codés, incompréhensibles, appris par cœur, témoignant de leur idiotie prodigieuse. Valery, indifférent comme à son habitude au discours qui agitait la vermine notariale, se promet qu'il ne resterait qu'une toute petite heure chez son frère cadet. Arkady Ivanovitch, se plaignant d'être atteint de vifs tourments, l'implorait de venir passer l'après-midi chez lui.

Valery quitta l'office et se dirigea vers l'appartement. Un escalier étroit conduisait à l'étage, où déjà quelques voisins s'étaient rassemblés devant la porte de la chambre qu'occupait son frère. On entendait dans tout l'immeuble la propriétaire de la maison, dont l'accent trahissait les dures sonorités de la langue allemande, qui se maudissait, de sa voix perçante, d'héberger un jeune homme qui ne payait pas. La lourdeur de l'humidité faisait suinter les murs bas et lépreux, d'où s'écoulaient par intervalles brèves et calculées des gouttelettes glacées. Une odeur acidulée, une odeur de sueur brûlante qui jaunissait les chemisiers des corps malades, venait troubler par son âcreté l'esprit étourdi de Valery. Il régnait en effet dans l'escalier une atmosphère accablante, torride malgré le soleil froid et brumeux du mois de février. Arkady apparut enfin sur le seuil : il accueillit son frère dans une extrême agitation, et les relents d'alcool qu'il dégagait infligeaient à Valery un violent accès de vertige. La logeuse et les quelques voisins hurlèrent leur indignation, mêlée à cette jubilation intense, à peine refoulée, de voir son prochain accablé par les malheurs. Les frères les entendirent encore longtemps après avoir fermé la porte de la chambre.

Il serait un peu trop courtois de qualifier le taudis où croupissait Arkady de logement convenable. La chambre n'était composée que de quelques meubles dépareillés, rongés par les mites, derrière lesquels grouillaient les scutigères et toutes les autres abominations de ce monde, et d'une tapisserie écaillée et défraîchie dont les coins écornés dévoilaient les murs recouverts d'un épais manteau de moisissure. Les narines frémissantes d'impatience de Valery tremblaient presque autant que la petite table bancale contre laquelle il s'appuya.

Des deux frères Ilyukhin, Valery avait l'apparence la plus déplaisante, bien qu'il fût loin d'avoir un physique ingrat. Il avait le visage suave, le regard limpide, mais la constante expression d'indifférence dédaigneuse et hautaine qu'il affichait corrompait sa physionomie et le privait de toute douceur. Valery nourrissait contre son frère Arkady un mépris glacial, qui frisait l'aversion : il reprochait à son cadet d'avoir déshonoré la famille par son esprit léger et par l'infâme plaisir qu'il prenait à butiner d'une femme à l'autre, toutes aux mœurs dépravées, bien qu'il sût pertinemment que ces rumeurs ne lui étaient parvenues qu'à travers des commérages hasardeux. Il ne prenait d'ailleurs le temps d'écrire des lettres à son frère que pour lui cracher sa hargne sur papier, à défaut de ne pouvoir lui cracher au visage. Arkady, se voulant bienveillant, ne reprochait jamais l'hostilité que son frère nourrissait contre lui, ou du moins n'en faisait pas grand bruit, car il comprit tôt que Valery était de ceux qui sentent leur fierté ébranlée par le moindre affront, et qui ne souffrent point que leur nom, aussi misérable soit-il, soit associé à une vulgarité quelconque. Et Valery était bel et bien misérable : accablé par les humiliations que lui causait son frère, il déversait le fiel de son amertume sur l'humanité en entier, et espérait ainsi s'épargner les tourments d'une réputation ruinée.

Évitant le regard sévère et d'un bleu trop froid qui le considérait avec dédain, les mains moites et tremblantes de fièvre, Arkady servit humblement à son frère un café infect, d'un grain si peu parfumé que Valery ne fit même pas l'effort d'étouffer un violent éclat de rire. Cette hilarité absurde, d'un naturel si déconcertant, ne froissa pas Arkady qui n'osait jeter sur son frère aîné que de brefs regards furtifs et anxieux. Il devenait de plus en plus agité. Des gouttelettes de sueur perlaient dans le creux inquiet de son front, ses tempes battaient douloureusement sous sa peau bleuie et glacée qui se recouvrait par endroits d'engelures purulentes. Il cherchait désespérément à parler, mais les phrases s'évaporaient sur le seuil de ses lèvres gercées. Il devait trouver les mots

justes, précis, les soupeser les uns après les autres. Il devait trouver les mots qui ne laisseraient pas de place au doute. Un murmure étouffé s'échappa finalement, avec grand effort, presque inaudible : « J'ai tué, Valery. »

On racontait depuis quelques temps qu'Arkady déambulait fiévreusement à travers les rues de la ville, fuyant les regards de tous, sa conscience errante ne lui permettant pas de cerner les visages brumeux des créatures qui l'accostaient pour lui demander une cigarette, un peu d'argent ou un morceau de pain. Parmi ces misérables, il lui arrivait, dans un moment de lucidité, de reconnaître l'une de ses anciennes voisines, une jeune poitrinaire que la propriétaire de la maison avait mise à la porte parce qu'une femme plus fortunée, de meilleure fréquentation, souhaitait occuper l'appartement. Depuis, la mère mendiait. Elle accourait vers les passants, la bouche encore souillée d'un sang visqueux et noirâtre, pour les implorer d'une quelque générosité. Elle les suppliait d'offrir, non pas à elle, mais à ses enfants, un verre de lait dans lequel ils pourraient tremper un peu de pain rassis. Lorsqu'on l'ignorait ou qu'on lui refusait son verre de lait, elle battait furieusement ses propres petits. Sa toux opiniâtre lui arrachait d'épais crachats de sang, qu'elle récoltait minutieusement de ses mains crispées et jaunies. Arkady n'osait jamais la regarder trop longtemps. Pourtant, un jour, alors que plusieurs passants entouraient la jeune femme secouée par une toux toujours un peu plus violente, elle lui hurla, de sa voix éraillée par la plus dure des misères : « Tu es le plus vil d'entre eux tous ! Incroyant ! Tu n'es qu'un incroyant ! »

Arkady déambulait. Un sentiment d'immense malaise se répandait comme de l'acide dans son esprit fertilisé par les impressions douceâtres et illusoire que lui procurait le vide éternel de l'existence, tourment de ses journées qu'il passait à fréquenter les tavernes les plus malfamées de Saint-Pétersbourg, où il buvait plus que le plus abruti des ivrognes. Cette répulsion qui s'emparait de lui, qui le dévorait en entier, il ne pouvait l'éprouver qu'envers lui-même. Il buvait jusqu'à ses tout derniers roubles, qu'il grattait on ne savait où, au grand désarroi de la logeuse qui, attendant jusqu'au petit matin le retour du jeune homme pour lui vociférer des insultes à travers sa porte, pleurerait amèrement cet argent qui devait servir à enfin essuyer les dettes que le garçon accumulait depuis un an déjà. Ces ivrogneries devenant de plus en plus courantes, Arkady sentait un peu plus monter en lui une profonde lassitude de vivre. ►

Deux ou trois jours avant la visite de son frère, Arkady était entré dans l'une de ces auberges pouilleuses, les jambes affaiblies d'avoir marché si longtemps, et il avait pris place à la table voisine de celle qu'occupaient quelques vieillards. Les cernes caverneux et la barbe argentée, l'épiderme cuivré de leurs pommettes hâlées et durci par la décrépitude d'un âge avancé, ils se disputaient avec le peu d'énergie qui leur restait à propos d'un meurtre qui avait été commis quelques mois auparavant. Arkady avait déjà entendu parler de cette histoire : une jeune prostituée, qui n'avait pas encore atteint l'âge de la majorité, avait été retrouvée éventrée sur le pavé d'une ruelle peu fréquentée. L'enquête piétinait, alors qu'il aurait été facile de trouver le coupable : le crime avait été commis en plein jour, peut-être même y avait-il des témoins, néanmoins la profession de la gamine n'inspirait que le dégoût et le mépris, et on ne voyait pas l'intérêt de régler promptement l'affaire.

Il éprouvait un vague sentiment de regret : « Aurais-tu pu commettre un tel crime ? Toi, le plus ordinaire des hommes, aurais-tu vraiment commis ce crime ? » Il n'en pouvait être autrement. Oui, il avait sans doute traversé cette ruelle située un peu à l'écart des grands boulevards pour accoster cette fillette dont la poitrine n'avait pas encore éclo de ses bourgeons tendres et frais, et il l'avait éventrée. Son esprit embrumé par le délire, il s'imaginait plonger dans le blanc laiteux des yeux de la pauvre enfant, sentir la chaleur de ses entrailles s'écouler sur le pavé froid. Oui, c'était lui, Arkady Ivanovitch, qui aurait dû l'éventrer. Le jeune homme frissonna. L'ardeur de la fièvre l'écrasait tant qu'il crut apercevoir l'un des vieillards s'approcher de lui, riant à gorge déployée, lui dévoilant une rangée de dents cariées. Arkady se leva et rentra chez lui, en proie à une excitation si grande qu'il oublia de payer le thé amer qu'on lui avait servi. Il gribouilla sur un papier sec et jauni par le temps, les jointures tremblantes de nervosité, cette invitation qu'il adressa

à celui qui peut-être le méprisait le plus en ce bas monde, son frère. Il lui fallait assumer la responsabilité de ce meurtre, il lui fallait apaiser son trouble semblable à celui que devait éprouver un véritable assassin. Une idée, qui germait dans son esprit depuis longtemps, venait soudainement de faire éclore ses lumineux bourgeons : Arkady se convainquit que pour se débarrasser de cette existence futile qui tourmentait ses vingt ans, il lui fallait confesser ce meurtre qui n'était pas le sien.

Personne n'y avait cru. Personne, pas même Valery qui, assis à sa table de travail, fumant cigarette après cigarette, avait accordé une vive attention au déroulement de l'enquête. Ce dernier comprit rapidement que les lourdes accusations qu'assumait son frère, d'une nature candide et influençable, n'étaient que le résultat d'une étourderie vénielle, alimentée par une légère paresse spirituelle. On ne pouvait concevoir qu'Arkady était l'auteur d'un crime aussi sordide. Et surtout, les preuves manquaient. Arkady se brouillait dans ses récits, il inventait des détails qu'on ne parvenait pas à retracer car ils ne concordaient nullement avec le crime commis. Il avait donc été libéré.

Il errait dans les rues. Les quelques rayons du soleil des dernières heures de l'après-midi venaient traverser le petit chapeau de paille que le jeune homme portait à toute occasion pour couvrir ses cheveux blonds en perpétuelle bataille. Ses yeux marrons, éclaircis par l'astre solaire, brillaient d'une quiétude nouvelle et sincère.

Arkady souhaite alors que l'après-midi ne se termine jamais. ■



CRÉDITS

Directeur de publication

Fabien Ménard

Comité de rédaction

Lyna Basta
Mathilde Loranger

Coordination

Manon Bédard

Graphisme

Camille Asselin
Edgar Chavez
Mathieu Gagnon-Calestagne
Philippe Joron

Révision linguistique

Louis Bilodeau
Marc-Olivier Laflamme
Fabien Ménard

Correction d'épreuve finale

Elsa Myotte

Impression

Michel Éric Gauthier

Dépôt légal : Bibliothèque nationale du Canada
Périodicité : 1 numéro par année,
vol. 16, n° 1 (2018)
ISSN : 1705-8465 Horizons

Éditeur : Collège Ahuntsic
Adresse postale : 9155, rue Saint-Hubert
Montréal (Québec), H2M 1Y8
Téléphone : 514 389-5921, poste 2820
Télécopieur : 514 389-4554
Courier électronique :
fabien.menard@collegeahuntsic.qc.ca



la Coop,

ÇA T'APPARTIENT!

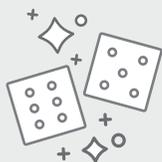
librairie • papeterie • électronique
& bien plus encore!



9155, rue St-Hubert
Montréal (Qc) H2M 1Y8

t. 514.382.2634
f. 514.382.4233

www.coopahuntsic.qc.ca



CLUBS
THÉMATIQUES



COPIE-CONFORME



DROITS
ÉTUDIANTS



PLAINTÉ
PÉDAGOGIQUE



REPRÉSENTATION
ET MOBILISATION



CAFÉ QU'ON SERT



CARNAVAL
ÉTUDIANT



VOTRE ASSOCIATION
ÉTUDIANTE

B2.460

(514) 382-2931

ageca.qc.ca

AGECA NOTRE
FORCE
ÉTUDIANTE

Le Collège Ahuntsic est fier de s'associer à la réalisation des revues littéraires Horizons.
Félicitations aux finissants des programmes d'Études littéraires et de Graphisme!

Collège **A**huntsic

le **grand** cégep de Montréal

